

Regard sur les communautés chrétiennes orientales
Author(s): Gérard Dédéyan
Source: *Arabica*, T. 43, Fasc. 1, L'Oeuvre de Claude Cahen: Lectures Critiques (Jan., 1996), pp. 98-115
Published by: BRILL
Stable URL: http://www.jstor.org/stable/4057513

REGARD SUR LES COMMUNAUTÉS CHRÉTIENNES ORIENTALES

PAR

GÉRARD DÉDÉYAN

Depuis sa grande thèse sur *La principauté d'Antioche et la Syrie du Nord à l'époque des Croisades* (Paris, 1940), en passant par *La Turquie pré-ottomane*, (Istanbul-Paris, 1988, mise à jour de sa *Pre-Ottoman Turkey*, Londres, 1968), et jusqu'à *Orient et Occident au temps des Croisades* (Paris, 1983, réimpr., 1992), Claude Cahen a manifesté un intérêt constant et formulé des jugements très éclairants sur les communautés chrétiennes orientales, celles-ci étant, intellectuellement autant qu'historiquement, le relais naturel entre le monde latin d'Orient, qui avait d'abord polarisé l'attention de Claude Cahen, et le monde musulman, auquel il devait consacrer l'essentiel de son œuvre.

Il nous a paru important de présenter le dernier état de ses conclusions, telles qu'il les a formulées en se replaçant dans le cadre de l'histoire des Croisades.

Embrassant, dans ce panorama des chrétientés orientales, tout le Proche-Orient, depuis le Caucase jusqu'à l'Egypte, nous déborderons du cadre géographique en suivant les Nestoriens jusqu'en Asie centrale, et outrepasserons les frontières religieuses en y incluant des chalcédoniens: les Melkites, issus des communautés syriaques, et les Géorgiens, dont la culture, sinon la langue, s'apparente à celle des Arméniens.

I. *Les Géorgiens: en marge de la Croisade*

Claude Cahen, tout naturellement, souligne l'apogée vécu par le royaume de Géorgie au début du XIIIe siècle et l'originalité manifestée dans la diplomatie (alliance aussi bien avec les Saldjūkides de Rūm qu'avec les Rurikovitch de Kiev), mais relève l'absence de liens directs avec l'Orient latin, sinon par les monastères géorgiens de Palestine. A propos des Mongols (dont il relève que leur aide profita temporairement tant à la Géorgie qu'à la Grande Arménie)

et du mythe du Prêtre Jean, on s'étonne de ne voir mentionner ni l'écho largement amplifié des victoires du roi David le Restaurateur (1085-1125) chez les Latins d'Orient ni, sous la légendaire reine Thamar (1184-1125), la correspondance entre le pape Honorius III et l'atâbeg Iwanē Zakʿarean (d'origine arménienne) généralissime de l'armée géorgienne, qui promettait au Saint-Siège son aide militaire pour la délivrance des Lieux Saints.

II. *Une communauté singulière: les Arméniens*

Parmi tous les chrétiens d'Orient, c'est aux Arméniens que Claude Cahen s'est le plus intéressé, formulant sur leur rôle à l'époque des Croisades des jugements souvent originaux et, à la lumière de l'exceptionnelle connaissance qu'il avait de l'histoire médiévale, situant mieux que quiconque leur rôle dans cette période.

1. Leur place dans *La Syrie du Nord*

Rappelons, dans la mesure où elles ont joué un rôle déterminant dans l'orientation de nos propres recherches, quelques opinions émises par Claude Cahen, dès 1940, dans *La Syrie du Nord*: sans craindre le paradoxe, il estimait que, au XIe siècle, «les deux migrations les plus importantes étaient celles des Arméniens et des Turcs»[1], la première, amorcée par la politique de colonisation militaire de Byzance sur sa frontière orientale dans la deuxième moitié du Xe siècle, et précipitée par l'invasion saldjūkide à partir du milieu du XIe siècle; il dressait également un tableau succinct mais suggestif de la diaspora arménienne proche-orientale à la fin du XIe siècle[2]; enfin, il affirmait: «Jamais peut-être les Arméniens n'ont joué dans l'histoire du Proche-Orient un rôle aussi grand qu'à ce moment où sombre pour jamais (sauf en Cilicie) leur indépendance nationale». Il illustrait son propos en rappelant le rôle, déterminant dans le redressement de l'Égypte fātimide, au tournant du XIe siècle, des vizirs de souche arménienne[3] et aurait pu mentionner à ce propos, à un moindre degré, il est vrai, les maria-

---

[1] *Syrie*, p. 184.
[2] *Syrie*, p. 184-185.
[3] *Syrie*, p. 184.

ges arméniens de Baudouin Ier et de Baudouin II, rois latins de Jérusalem, et le rôle politique de rejetons d'unions mixtes vers le deuxième quart du XIIe siècle: les filles de Baudouin II et de Morfia, régentes à Antioche, Tripoli, Jérusalem; le comte d'Edesse, Josselin II dit «l'Arménien», fils de Josselin Ier de Courtenay et de la princesse rubēnienne Béatrix. Claude Cahen, qui s'était initié à l'arménien pendant un an au cours de ses années d'études, se plaisait à rappeler que, à la différence du syriaque (langue sémitique) en grande partie submergé par l'arabe, l'arménien (langue indo-européenne) était resté inentamé[4]. Parfaitement au courant de la littérature historique arménienne, Claude Cahen souhaitait une édition de l'«Historien royal», chroniqueur cilicien du XIIIe siècle dont les extraits livrés par le Père Ališan lui laissaient deviner l'importance[5].

2. Les Arméniens au tournant du XIe siècle

C'est plus particulièrement dans son dernier ouvrage, *Orient et Occident à l'époque des Croisades*, que Claude Cahen précise et nuance son appréciation sur les Arméniens. Il rappelle qu'à la veille de la Première Croisade, entre l'Asie Mineure turque et la Syrie-Mésopotamie arabe, les Arméniens avaient constitué sur la ligne du Taurus, autour de Malatya et d'Edesse, un certain nombre de seigneuries indépendantes, parfois sous l'autorité d'Arméniens chalcédoniens[6]. Il estime également que, parmi les chrétiens passés sous domination saldjūkide, les Arméniens et les Syriens jacobites d'Asie Mineure, souvent restés sur place et assurément éprouvés par les violences des Turcs pendant la conquête, se sont accommodés, dans la phase de stabilisation, de ces occupants frustes, mais qui leur laissaient l'usage des églises grecques[7]. Il oppose cette ambiance de tolérance à l'ambiance de tracasseries religieuses dans laquelle les Eglises non-chalcédoniennes s'étaient trouvées plongées un siècle plus tôt, pendant l'époque de la Reconquête byzantine, préférant dès lors une domination, ou un protectorat, musulmans[8]. L'échange de lettres, en 1074, entre le catholicos arménien et le

[4] *Ibid.*
[5] *Syrie*, p. 99.
[6] *Orient et Occident*, p. 24.
[7] *Orient et Occident*, p. 26.
[8] *Orient et Occident*, p. 25.

pape Grégoire VII, étant destiné à nouer des rapports par-dessus la tête de l'adversaire grec commun, n'avait pas le caractère d'un appel à l'aide de l'Occident[9].

Au lendemain de l'arrivée des Francs, qu'ils connaissaient déjà, qu'ils estimaient tolérants par rapport aux Grecs, et dont ils espéraient une aide contre les Turcs sous forme de fourniture de mercenaires, les Arméniens de Cilicie se trouvèrent «tantôt réincorporés au territoire byzantin, tantôt soumis aux Francs d'Antioche»[10]; en fait, si les Arméniens de Syrie du Nord furent totalement soumis aux Francs d'Antioche, «sans jouer à côté d'eux de rôle essentiel», en revanche, ceux du moyen Euphrate (l'Euphratèse), malgré des oppositions et des ruptures, contribuèrent à fonder autour d'Edesse un véritable comté franco-arménien dont les caractéristiques furent scellées par des mariages mixtes[11].

3. Le royaume arménien de Cilicie

Claude Cahen souligne que, parmi les chrétiens orientaux, les Arméniens étaient «les seuls qui avaient le souvenir récent d'une puissance politique, et la pratique du métier des armes»[12]. Il nuance leur attitude face aux Francs (de la fin du XIe au milieu du XIIe siècle) en fonction de leur implantation géographique (ils formaient, précise-t-il, «une notable partie de la paysannerie en Syrie du Nord et dans la plaine cilicienne»[13]: concernant les seigneurs arméniens autochtones installés dans le Taurus et dotés de «petites forces militaires», ceux de l'ouest s'appuyaient pour le moment sur les Francs contre les Byzantins, tandis que ceux de l'est oscillaient entre les comtés d'Edesse et les musulmans de Syrie, les choix politiques étant souvent compliqués par les querelles importées de Grande Arménie[14]. Quant aux Arméniens immigrés en Égypte, malgré des heurts initiaux avec les Croisés, leur influence finit par favoriser des relations pacifiques avec les Francs de Palestine et de Sicile[15]. Il n'y a pas de heurt véritable entre les Fātimides et les

---

[9] *Orient et Occident*, p. 29.
[10] *Orient et Occident*, p. 73.
[11] *Ibid.*
[12] *Orient et Occident*, p. 72.
[13] *Orient et Occident*, p. 85.
[14] *Ibid.*
[15] *Ibid.*

Francs sur la frontière égypto-palestinienne, entre la chute de Tyr (1124) et celle d'Ascalon (1153). Ainsi, entre les différents pays méditerranéens, furent facilités des échanges commerciaux auxquels avaient intérêt les Coptes et peut-être les Arméniens[16]. À partir de 1140, se fait jour, peut-être sous l'influence des Zengides, une réaction qui donne le pouvoir viziral à des chefs musulmans plus convaincus[17]. La prise de pouvoir par les Ayyūbides (1169) bouleversa la situation des Arméniens. Les nouveaux maîtres de l'Egypte, choqués du rôle joué par les Arméniens, les excluent au profit des Coptes, «mais non sans ressentir méfiance et jalousie à l'égard de ces chrétiens qui n'avaient pas leur équivalent en Orient»[18].

Claude Cahen fait des remarques importantes sur l'Etat arménien de Cilicie (principauté de 1073 à 1198, royaume de 1178 à 1375). La principauté arménienne des Rubēniens, jusqu'à la parenthèse islamophile de Mleh (1169-1175), se solidarise avec la principauté franque d'Antioche contre l'irrédentisme byzantin: en effet, Alexis Commène, pendant presque toute la durée de son règne, se mobilisa plus pour la reconquête de la Cilicie et de l'Euphratèse, têtes de pont du commerce et, depuis la fin du Xe siècle, exutoires pour la turbulence des Arméniens, que contre les envahisseurs turcs[19]; quant à Jean Comnène, lors de sa campagne syrienne de 1137-1138, s'étant contenté d'intimider les musulmans, il assura ses arrières ciliciens aux dépens des Arméniens, en annexant leur principauté[20].

L'évolution postérieure de celle-ci est bien notée par Claude Cahen: le recul des Francs d'Antioche jusqu'à l'Oronte (après le désastre de Maaratha, en 1149) profita, entre autres seigneurs du Taurus ocidental, aux Rubēniens, qui envisagèrent dès lors de se débarrasser du joug latin aussi bien que du joug grec: à la mort de Mleh qui n'avait pas craint de s'allier à Nūr al-Dīn, le maître de la Syrie musulmane (et indirectement, depuis 1171, de l'Égypte), c'était pratiquement chose faite[21]. Cependant, en dépit des querelles frontalières de Rubēn III et de Lewon II avec les princes

[16] *Orient et Occident*, p. 87-88.
[17] *Orient et Occident*, p. 123.
[18] *Orient et Occident*, p. 144.
[19] *Orient et Occident*, p. 91.
[20] *Orient et Occident*, p. 92.
[21] *Orient et Occident*, p. 122.

d'Antioche, la Cilicie, seule puissance régionale constituée par les chrétiens d'Orient, ne pouvait que lier son sort au sort de l'Orient latin, même si, selon Claude Cahen, elle ne participait pas à la Croisade. Lewon II, laissant envisager une perspective d'union religieuse avait, en 1198, obtenu la couronne royale (dès lors il est connu sous le nom de Lewon Ier) à la fois de la papauté et des deux empereurs (germanique et byzantin). La noblesse arménienne aspirait, en dépit de son particularisme, «à se faire reconnaître comme membre de la société féodale du Proche-Orient latin»[22]. Les Latins eux-mêmes étaient impliqués dans la défense du royaume arménien, des barons francs étant installés dans la plaine cilicienne et les Ordres Militaires, en particulier les Teutoniques, s'étant vu confier la garde de châteaux.

Enfin, sur le plan des échanges commerciaux, la Cilicie, comme Chypre, paraissait aux marchands latins une base plus sûre que les ports syriens. Il fallait tenir compte de la résistance des chrétiens de Grande Arménie aux options unionistes de leurs compatriotes de Cilicie et de la prudence indispensable aux Arméniens du moyen Euphrate, sous autorité musulmane.

L'intégration du royaume cilicien au monde latin fut compliquée par les querelles de type féodal, avec la principauté d'Antioche. L'arbitrage de saint Louis y mit fin, conférant aux Arméniens, à partir du milieu du XIIIe siècle, la prééminence en Syrie du Nord, même si le droit franc faisait son entrée officielle en Cilicie avec la traduction en arménien (par le Connétable Smbat) des Assises d'Antioche[23]. Depuis la fin du XIIe siècle et la défaite du Basileus à Myrioképhalon (1176), la barrière entre Turcs et Arméniens avait sauté; dès le premier quart du XIIIe siècle, les Arméniens sont confrontés, de même que les Francs, à une politique agressive des Saldjūkides de Rūm, alors à leur apogée, qui soutiennent même les seconds contre les premiers, par Ayyūbides d'Alep interposés (les Arméniens ayant plus ou moins l'appui des Grands Ayyūbides)[24].

La période de la suzeraineté des Mongols de Perse n'est pas oubliée: si, dans les pays musulmans, leur approche suscite l'épouvante, les Arméniens de Cilicie — comme d'ailleurs les chrétiens

---

[22] *Orient et Occident*, p. 180.
[23] *Orient et Occident*, p. 180-181.
[24] *Orient et Occident*, p. 87-88, p. 180-181.

de Damas — se rallient au «Prêtre Jean», entraînant bientôt dans leur sillage les Francs d'Antioche, au risque de s'opposer aux Francs de Palestine, solidaires des musulmans contre la barbarie mongole[25]. Le reflux des Mongols, accentué par leur conversion à l'Islam, provoque les représailles de l'Egypte: c'est beaucoup plus des Mamlūks que des émirats turcs d'Asie Mineure que viendra la chute du royaume arméno-cilicien[26].

Au total, Claude Cahen considère que les Arméniens, soit dans le cadre d'un Etat spécifique, soit par certaines branches de leur Diaspora, sont très présents sur l'échiquier politique à l'époque des Croisades. Leur rôle est sans proportion avec leur nombre relativement restreint, l'exiguité de leur royaume: en effet «l'Arméno-Cilicie», lorsque Claude Cahen énumère les puissances politiques proche-orientales, au début du XIII[e] siècle, est mise sur le même pied que l'Orient latin ou le sultanat saldjūkide de Rūm[27]. A propos de la situation au lendemain de l'invasion mongole, il se pose la question: «Que devient dans tout ceci le Proche-Orient musulman, franc, arménien?»[28].

4. Quelques compléments

Ce tableau suggestif que Claude Cahen dresse des Arméniens à l'époque des Croisades peut-être corrigé ou complété, le plus souvent à la lumière de recherches auxquelles il n'a pu avoir accès.

Outre l'Arméno-Cilicie, il existe, avec un maximun d'autonomie dans le premier tiers du XIII[e] siècle, une autre principauté arménienne, plus vaste et plus peuplée, celle des Zakᶜarean, maîtres d'Ani et du Širak, placée d'abord sous la suzeraineté des rois de Géorgie, puis sous l'autorité des Khans mongols de Perse[29].

Dans le comté d'Edesse, le rôle des Arméniens ne s'estompe pas définitivement dans la deuxième décennie du XII[e] siècle: les Francs ont alors accueilli le catholicos arménien, dont la résidence est la forteresse de Covkʾ (avant d'être transférée à Hoṙomklay), et

---

25 *Orient et Occident*, p. 200 sqq.
26 *Orient et Occident*, p. 197-198.
27 *Orient et Occident*, p. 177.
28 *Orient et Occident*, p. 200.
29 *Histoire du peuple arménien*, t. III (en arménien), sous la direction de B.N. Arakʾélyan, Erevan, 1976, en particulier la VI[e] partie, «L'Arménie du Nord aux XII[e]-XIII[e] siècles», p. 523-596.

entretiennent des relations normales avec les seigneurs de leur famille, les Pahlawuni. Josselin II, notoirement lié aux Arméniens de son comté, essaie, au lendemain de la chute définitive d'Edesse (1146) et, face à la menace mortelle de la dynastie turque des Zengides, de reconstituer autour du catholicossat l'ancien réseau des seigneuries arméniennes et fait de Vasil Pahlawuni, seigneur de Kaṙkaṙ, son lieutenant[30]. La francophilie des Arméniens est plus marquée que ne le dit Claude Cahen. Certes, il y a eu des heurts, mais, mis à part les conflits dans le comté d'Edesse — qui disparaît dès 1150 — et l'intermède islamophile de Mleh en Cilicie (1169-1175), dénoncé par l'historiographie nationale, Arméniens et Francs sont dans le même camp, aussi bien au regard des chroniqueurs musulmans que dans les élégies des catholicos sur la perte des villes saintes (Edesse, Jérusalem), où s'exprime un fort sentiment de solidarité chrétienne.

La Question d'Antioche qui oppose, au tournant du XIIe siècle, Arméniens de Cilicie et Francs de Syrie, n'est qu'une querelle féodale. Pressentie comme tête de pont de la Croisade après la prise de Jérusalem par Saladin (1187), l'Arméno-Cilicie, adepte, avec ses barons (le mot est resté dans la langue arménienne, *baron* signifiant actuellement «monsieur»), du système féodal franc (les *Assises d'Antioche* étant conservées que dans leur traduction armorienne), reçoit des influences culturelles de l'Occident, comme en témoigne au tournant du XIIIe siècle l'œuvre bilingue de l'historien Hetᶜum de Korykos, le style des miniatures de manuscrits ou l'évolution de l'architecture militaire.

Quoiqu'il en soit, au regard de Claude Cahen, il y a deux groupes de chrétiens d'Orient, les Arméniens et les autres.

III. *Les communautés syriaques: un ensemble composite aux charismes divers*

1. Les Maronites, ruraux et guerriers

Du vaste groupe des communautés syriaques se détachent cependant, avec des traits qui les apparentent aux Arméniens (pratique du métier des armes, union — dans leur cas, durable — avec Rome), les Maronites du Liban. Claude Cahen insiste, mais sans

---

[30] G. Dédeyan, *Les pouvoirs arméniens dans le Proche-Orient méditerranéen (1068-1144)*, thèse pour le Doctorat d'Etat (dactylographiée), Paris I, Panthéon-Sorbonne, 1990, t. IV.

développer son propos, sur le cas maronite: ces «paysans semi-montagnards» qui, d'emblée, firent bon accueil aux Francs, n'eurent pas, au début, d'importance[31]. Séparés de Rome et de Constantinople et tenus à l'écart, dans la montagne libanaise, par les autres chrétiens comme par les musulmans du Proche-Orient, ils s'épanouirent dans la rencontre avec les Francs qu'ils initièrent aux «usages et institutions» syriens et dont ils acceptèrent, à la fin du XII[e] siècle, la suprématie ecclésiastique[32].

Le peu que dit Claude Cahen des Maronites invite à pousser l'enquête: sur l'origine et le rôle des *raïs* que les encadraient, sur la participation de cette communauté à l'administration subalterne et aux forces auxiliaires dans le comté de Tripoli et le royaume de Jérusalem. La vaste *Pentalogie antiochienne* du R.P. Yves Moubarac (5 vol., Beyrouth, 1984) devrait pouvoir fournir des éléments de réponse.

2. Les Jacobites: petites gens et patriciens

Les Jacobites, autre communauté syriaque (des Syriaques occidentaux principalement, comme les Maronites), mais monophysites, sont nombreux dans la région taurique, sur le moyen Euphrate et en haute Mésopotamie; une fois passé l'orage de la conquête saldjūkide, ils s'accommodent des vainqueurs qui leur paraissent moins tracassiers que les Byzantins et mettent à leur disposition les églises de ces derniers[33]. «Humbles gens» toujours soumis à une ocupation étrangère, les Jacobites assistèrent avec indifférence à l'arrivée de la Croisade et furent, au début du moins, mal vus comme hérétiques et suspects comme arabophones[34]. Quelques-uns de leurs dignitaires eurent de bonnes relations avec l'Eglise latine[35]. Claude Cahen connaît l'activité économique, sensible en Syrie musulmane ou franque, des Mossoulitains — catégorie mentionnée comme telle dans les textes latins — qui appartiennent à la fraction orientale des monophysites[36]. Il faut compléter cette approche en rappelant le rôle économique des Jacobites à l'époque de la Recon-

---

31 *Orient et Occident*, p. 73.
32 *Orient et Occident*, p. 85.
33 *Orient et Occident*, p. 26-27.
34 *Orient et Occident*, p. 73.
35 *Orient et Occident*, p. 169.
36 *Orient et Occident*, p. 193-194.

quête byzantine (v. 950-v. 1031) et au-delà: certains servent de banquiers aux Basileis[37]. L'enrichissement des couvents de l'Euphratèse a pour corollaire l'essor culturel[38]. Il n'y a pas que d'humbles gens dans la communauté syriaque: dans les chroniques syriaques, le terme de *malko* (cf. arabe *malik*), que l'on pourrait traduire ici par «prince», désigne un patriciat urbain — de grands marchands principalement — dont le rôle semble important à Maraš, Mélitène, Edesse et même Antioche; ce sont — avec les monastères et à leur corps défendant — les principaux bailleurs de fonds des seigneurs arméniens qui, pour assurer la défense de l'Euphratèse contre les Turcs, à la veille de la Croisade, ne craignent pas de pressurer les Syriaques[39].

3. Les Nestoriens, propagateurs du mythe du Prêtre Jean

Les Nestoriens, une communauté dyophysite recrutée principalement chez les Syriaques orientaux (Irak, Iran) sont parmi les rares chrétiens orientaux à ne pas rester indifférents au fait de la Croisade. Ils informent à l'occasion les Francs, en dépit de leur éloignement géographique, de l'espoir qu'ils placent, face à l'Islam, dans les Kara-Kitaï, apparentés aux Mongols et dont le chef, probablement nestorien, avait vaincu en 1143 les musulmans d'Asie centrale[40]. Né de cet événement, le mythe du «Prêtre Jean», qui sollicita l'attention au concile de Latran, fut ensuite appliqué aux souverains mongols de la dynastie de Gengis Khan, (dont les proches étaient parfois de confession nestorienne), avant d'être transféré au Négus d'Abyssinie[41].

C'est la propagande nestorienne en faveur du Grand Khan, identifié au «Prêtre Jean», qui rallie aux Mongols les Arméniens de Cilicie, les chrétiens de Damas et bientôt les Francs d'Antioche, tandis que les Francs de Palestine manifestent vis-à-vis des musulmans de Syrie et d'Egypte une solidarité de «civilisés» affrontés aux barbares[42]. De fait, la barbarie mongole a pour conséquence la

[37] G. Dagron, «Minorités ethniques et religieuses dans l'Orient byzantin à la fin du Xe et au XIe siècle: l'immigration syrienne», dans *Travaux et Mémoires du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance*, t. 6, Paris, 1976, (p. 177-216), p. 193-194.
[38] *Ibid.*
[39] Cf. G. Dédéyan, *Pouvoirs arméniens*, t. IV.
[40] *Orient et Occident*, p. 116.
[41] *Orient et Occident*, p. 117.
[42] *Orient et Occident*, p. 198.

ruine des communautés agricoles de Mésopotamie et d'Asie Mineure, dont le christianisme était la religion dominante[43].

Cette présentation par Claude Cahen des communautés nestoriennes peut être enrichie par des comparaisons avec le monde arménien en ce qui concerne le prophétisme: la littérature historique arménienne véhicule une «prophétie» du catholicos-patriarche saint Nersēs (353-373) concernant les envahisseurs et les libérateurs successifs de l'Arménie: Arabes chassés par les «Romains» (c'est-à-dire les Byzantins), Turcs chassés par les Francs, Mongols également chassés par les Francs[44]. Il est intéressant de voir ici les Mongols être identifiés, non au «Prêtre Jean», mais à des précurseurs de l'Antéchrist. Ces prophéties arméniennes sont passées dans des textes occidentaux, par exemple dans le récit de voyage de Guillaume de Rubrouck.

IV. *Une communauté méconnue: les Melkites*

Enfin, Claude Cahen caractérise de façon très fine le rôle inconfortable des Melkites[45], ces Syriaques arabisés sur le plan de la culture, mais «byzantinisés» sur celui de la religion.

Regroupés autour de patriarcats autonomes (Antioche, Jérusalem) ou indépendant (Alexandrie), les Melkites, répandus surtout en Syrie du Nord, mais aussi en Mésopotamie et en Egypte, et «dont le nombre peut-être décroît»[46], n'avaient pas la même animosité que Constantinople envers les Latins qui, à la veille de la Croisade, leur envoyaient pèlerins et marchands[47]. Cependant, les Latins les soupçonnèrent doublement, à cause de leur arabophonie et de leurs liens avec Byzance. Estimant appartenir à la même Eglise, ils substituèrent des patriarches latins aux patriarches gréco-melkites et réduisirent également la part du clergé indigène[48]. Dans

---

[43] *Orient et Occident*, p. 199.

[44] Cf. le livre d'A. Pertusi, *Fine di Bisanzio e fine del Mondo* (édition posthume par E. Morini, Rome, 1988), que nous a signalé le R.P.L. Boisset, S.J., à l'occasion de ses recherches sur les prophéties médiévales d'origine orientale. Cf. aussi A. Vauchez (direct. et participation), *Les textes prophétiques et la prophétie en Occident (XIIe-XVIe siècles)*, Rome-Paris, 1990, et C. Beaune (en collaboration avec A. Vauchez), «Recherches sur le prophétisme en Occident», dans *Etat moderne, bilan et perspectives*, Paris, 1990, p. 201-206.

[45] *Orient et Occident*, p. 211.

[46] *Orient et Occident*, p. 211.

[47] *Orient et Occident*, p. 25.

[48] *Orient et Occident*, p. 85.

l'Orient latin, l'Eglise locale, qui ne voulait voir diminuer ni son influence, ni ses revenus, fit échouer, dans la première moitié du XIIIe siècle, tout projet pontifical d'assimiler l'Eglise melkite en la dotant d'un statut autonome. Les Melkites, à la différence des Arméniens de Cilicie ou des Maronites, ne manifestent aucun zèle pro-occidental. Par ailleurs, dans les Etats musulmans, ils sont considérés comme des sujets sûrs[49].

Le rôle des Melkites, sur lequel Claude Cahen attire l'attention, mérite d'être approfondi, non seulement dans le cadre des Etats latins d'Orient, mais encore dans celui de l'Empire byzantin. Dans les provinces orientales de l'Empire, ceux que, aux Xe-XIe siècles, les sources de toutes origines qualifient de «Romains», c'est-à-dire les Grecs, sont, la plupart du temps, des Syriaques arabophones relevant de l'Eglise byzantine: avant de surprendre les Francs, leur acculturation scandalise les Arméniens qui, à la différence des Sémites chrétiens, ont pu préserver leur langue d'origine indo-européenne. Le chroniqueur Matt'ēos Uṙhayec'i, arménisant le mot arabe *baladī* («du pays», «indigène») dit que le sultan saldjūkide de Rūm s'empara d'Antioche «à cause de la mauvaise et lâche nation des *Peletik'*, qui se disent romains par la foi, mais qui, par la langue et les actions sont tout simplement des Arabes»[50].

Ce jugement passionné et certainement partiel de l'auteur arménien est dû en partie aux pressions exercées sur ses coreligionnaires de Syrie du Nord par le patriarche melkite d'Antioche. Quant à l'arabisation linguistique, elle doit être nuancée dans la mesure où l'on connaît, concernant les Melkites, des épitaphes bilingues (arabe/grec) ou grecques[51]. On sait que, en France, les caractéristiques de la communauté melkite ont été magistralement éclairées par Monseigneur Joseph Nasrallah, dans sa monumentale *Histoire du mouvement littéraire melkite* (5 vol. parus, Louvain, 1979-1989)[52] et

---

[49] *Orient et Occident*, p. 211.

[50] Cité par G. Dédeyan, *Pouvoirs arméniens*, t. I, p. 157.

[51] Cf. G. Dagron, D. Feissel, *Inscriptions de Cilicie*, Paris, 1987, *(Travaux et Mémoires*, Monographies, 4), p. 151-152.

[52] Monseigneur Joseph Nasrallah, exarque d'Antioche et curé émérite de la paroisse grecque melkite catholique de Saint-Julien-le-Pauvre à Paris depuis 1959, est décédé à Damas le 19 novembre 1993, laissant une œuvre scientifique considérable (une quinzaine d'ouvrages et plus de cent cinquante articles dont certains équivalent à des livres), qui lui valut le titre de Docteur d'Etat en 1983: il faut au moins citer son *Catalogue des manuscrits du Liban* (4 vol. parus, t. I et II, Harissa, 1958-1963, t. III et IV, Beyrouth, 1961, 1970) et ses *Notes et Documents pour servir à l'histoire du Patriarcat melkite d'Antioche* (2 vol., Jérusalem, 1965, 1986). A travers

que Gérard Troupeau, spécialisé dans la littérature arabe chrétienne, a entrepris, avec la collaboration de Françoise Micheau, l'édition et la traduction de la dernière partie de la Chronique de Yahyā ibn al-Antakī, l'un des plus illustres des écrivains melkites.

V. *Les Coptes et quelques autres*

Quelques notations concernent les Coptes qui, parmi les chrétiens d'Orient, jouent le rôle le plus important en pays sous domination musulmane. Arabophones, y compris dans leur langue liturgique dès le Xe siècle[53], écartés, par les Fātimides au bénéfice des Arméniens à partir de 1073, les Coptes, non sans méfiance initiale vis-à-vis de Saladin et des Kurdes, sont à nouveau appelés à participer à l'administration par les Ayyūbides[54]. L'écoulement des marchandises étrangères, particulièrement celles apportées par les Italiens, étant réservé aux indigènes, les Coptes (secondairement les Juifs) assument la tâche de la redistribution[55]. Sous la domination ayyūbide, leur rôle actif dans l'administration et dans le commerce intérieur tranche sur le déclin des autres chrétiens dans les Etats d'Asie[56], ce qui suscita à leur égard une animosité croissante, voire des soupçons de collusion avec les Francs, au XIIIe et même au XIVe siècle[57].

Il est un peu délicat de classer les Turcoples — qui fournissaient une cavalerie légère auxiliaire des Francs — parmi les chrétiens

le «Cheminement d'un chercheur de la littérature arabe chrétienne», selon ses propres termes, c'est principalement le rôle culturel et historique de la communauté melkite que l'on peut appréhender.

[53] *Orient et Occident*, p. 25.

[54] *Orient et Occident*, p. 144.

[55] *Orient et Occident*, p. 147.

[56] *Orient et Occident*, p. 186.

[57] *Ibid.*, et p. 211. On trouvera dans l'étude de Françoise Micheau, «Croisades et Croisés vus par les historiens arabes chrétiens d'Egypte» in *Itinéraires d'Orient, Hommages à Claude Cahen*, Res Orientales, vol. VI Bures-sur-Yvette, 1994 (pp. 169-183), une analyse serrée des sources coptes de l'époque ayyūbide: *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, malgré ses lacunes pour cette période, *Chronique des Ayyoubides* d'al-Makīn, traduction française annotée, Paris, 1994 par A.M. Eddé et F. Micheau, (*Documents pour servir à l'histoire des Aritades*, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), avec sa continuation par al-Mufaḍḍal, et *Chronographie* d'Ibn al-Rāhib. Les différents auteurs (prélats pour l'*Histoire des Patriarches*, fonctionnaires ayyūbides dans le cas d'al-Makīn et d'Ibn al-Rāhib), faisant preuve d'une loyauté sans faille à l'égard du gouvernement du Caire, témoignent de l'adhésion de l'élite copte au destin de l'Egypte sous ses dirigeants musulmans qui «ont su, ont dû faire place aux chrétiens et aux Juifs».

orientaux: Claude Cahen les considère comme des indigènes, voire des Turcs, mariés à des Franques et convertis au christianisme latin[58]. Jean Richard a, récemment, confirmé cette hypothèse[59]. Il faudrait ajouter au dossier la mention, chez Ibn al-Aṯīr, de «cavaliers renégats» au service de princes arméniens de l'Euphratèse, au début du XIIe siècle: il s'agit peut-être de Turcs convertis[60].

VI. *Quelques conclusions d'ensemble*

On peut, également, avec l'auteur de *Orient et Occident au temps des Croisades*, tirer des conclusions d'ensemble sur les chrétientés orientales. Celles-ci manifestent, dans l'ensemble, une certaine neutralité, mais aussi un réel loyalisme vis-à-vis des Francs.

1. Attitude des chrétiens orientaux vis-à-vis des Latins

Ne manifestant pas d'enthousiasme pour la Croisade (sauf les Nestoriens qui diffusent le mythe du Prêtre Jean), ils apportent une aide militaire réduite. En général hostiles envers les Byzantins, ils restent neutres dans les conflits franco-musulmans. Si les Melkites sont considérés comme des sujets sûrs par les responsables musulmans, en revanche ces derniers nourrissent des soupçons à l'égard des Coptes (jalousés à partir de l'avènement des Ayyūbides, pour leur poids dans l'administration et leur rôle commercial) et des Maronites (la menace franque persistant en Méditerranée même après la chute des Etats latins d'Orient).

L'intérêt culturel des chrétiens orientaux pour les chrétiens occidentaux s'avère limité: les premiers sont rarement francophones, même si l'on a le témoignage, sans doute à cause du commerce, d'un vocabulaire français, établi par un Copte du XIIIe siècle[61]. Au plan religieux, les chrétiens d'Orient, sans changer vraiment leurs positions, apprécient la tolérance des Francs, sensible surtout au XIIe siècle.

Mais il n'y a pas de véritablement rapprochement, malgré les missionnaires, sauf dans le cas des Maronites et des Arméniens de

[58] *Orient et Occident*, p. 172-173.

[59] «Les Turcoples», Mélanges Dominique Sourdel, *Revue des Etudes islamiques*, t. 54, p. 259-270.

[60] G. Dédeyan, *Pouvoirs arméniens*, t. IV, p. 948.

[61] *Orient et Occident*, p. 282, n. 30.

Cilicie. Les Orientaux en général, chrétiens ou musulmans, ne manifestent pas d'attention envers la chrétienté occidentale. Un traité juridique les cite comme une catégorie de chrétiens (à côté des Samaritains)[62].

Sur le plan artistique, on trouve peu d'exemples d'influences et de diffusions si ce n'est dans le domaine des arts mineurs: l'Evangéliaire de la reine Mélisende, régente de Jérusalem (1143-1152) après la mort de Foulque d'Anjou, et de mère arménienne, porte une empreinte byzantine; la verrerie syrienne est exportée à Venise et dans le reste de l'Occident, ce qui n'est pas sans effets. Les faïences dites *Mina*ʾ, fabriquées dans l'Orient musulman et latin, semblent s'être également acclimatées en Italie[63].

Concernant l'intérêt des chrétiens orientaux pour le monde latin, il aurait peut-être fallu davantage insister (mais Claude Cahen l'a fait dans *La Syrie du Nord*) sur le cas des Arméniens de Cilicie, dont la chancellerie et quelques grands seigneurs (le Connétable Smbat, l'historien bilingue Hetʾum de Korykos, alias Haython) utilisent le français, dont la noblesse adopte les institutions féodales en usage dans la principauté franque d'Antioche, dont le catholicos (ayant juridiction sur l'ensemble des fidèles de l'Eglise arménienne) reconnaît la primauté romaine, en 1198, six ans après le patriarche des Maronites. Les emprunts des Arméniens de Cilicie à la peinture occidentale ou à l'architecture militaire des Francs méritent également d'être pris en compte.

2. Attitude des Latins vis-à-vis des chrétiens orientaux

Les Francs, de leur côté, s'ils traitent convenablement les chrétiens orientaux, manifestent à leur égard une certaine indifférence. S'ils n'ont pas l'idée d'une union religieuse au XIIe siècle, en revanche ils conçoivent un projet de front commun — toutes les Eglises étant unies — contre l'Islam au XIIIe siècle[64].

Ils manifestent très peu d'intérêt pour leurs frères d'Orient au plan culturel. L'archevêque Guillaume de Tyr, chancelier du royaume de Jérusalem à la fin du XIIe siècle, témoigne dans son *Histoire d'Outre-Mer* (comme sans doute dans son *Histoire des princes*

---

62 *Orient et Occident*, p. 210-211.
63 *Orient et Occident*, p. 212-213.
64 *Orient et Occident*, p. 187-188.

orientaux, qui s'appuie sur un auteur melkite) d'une très relative connaissance de l'arabe (ainsi que du grec) qui fait de lui une exception. Jacques de Vitry, au XIIIe siècle, était obligé de prêcher et de confesser par l'intermédiaire d'un interprète[65].

Là, également, quelques compléments peuvent être apportés aux remarques de Claude Cahen. L'Eglise latine — mais plus la Papauté que les Francs d'Orient — voit dans le roi d'Arméno-Cilicie, Lewon Ier (1198-1219) le souverain providentiel qui, après la chute de Jérusalem, pourra réunir le faisceau des forces chrétiennes.

Dans le domaine linguistique, on trouve des Francs qui pratiquent les langues indigènes. Baudouin, comte de Maraš (un fief relevant d'Edesse), d'après l'oraison funèbre que lui consacre son confesseur le moine Barseł connaissait l'arménien (comme Barseł connaissait le français). C'était le cas aussi de son suzerain Josselin II, comte d'Edesse, qui était arménien par sa mère et se plaisait davantage à la compagnie des Arméniens qu'à celle des Francs.

3. Quelques rares échos littéraires aux contacts entre chrétiens orientaux et chrétiens latins

On peut rappeler, à la suite de Claude Cahen, qu'aucune chanson de geste n'est née dans l'Orient latin: seule la *Chanson des Chétifs* (captifs), liée à des traditions postérieures et qui ne fut connue qu'en Occident, y fut élaborée. Précisons que cette œuvre, à intention littéraire, ne fait allusion que de manière indirecte aux chrétiens orientaux et, entre autres, aux princes arméniens, voisins des Croisés, alors que la *Chanson d'Antioche*, élaborée dans le nord de la France et qui fait, elle aussi, partie du «Cycle de la Croisade», mais manifeste une intention historique, les décrit plus précisément (Grecs ou Melkites, Arméniens, Syriaques de la région d'Antioche).

Du côté arménien, l'épopée *Dawitʾ de Sasun*, qui voit le jour avant la fin du XIIe siècle et évoque les combats des Arméniens contre les Arabes, porte davantage de traces de l'aventure des Croisades que ne le dit Claude Cahen (allusions au pape et aux Francs), mais ce n'en est qu'un très pâle reflet. Dans le domaine géorgien, *Le che-*

---

[65] *Orient et Occident*, p. 215-216.

valier à la peau de léopard de Shota Roustaveli paraît dépourvu de toute empreinte franque.

Même si ce n'est pas notre propos, ajoutons ici que Claude Cahen, dans sa présentation des communautés chrétiennes orientales, a dû tenir compte de Byzance, le grand Empire orthodoxe à l'est duquel se positionnent ces communautés. S'il en parle dans *Orient et Occident*, il s'y étend surtout dans *La Syrie du Nord*, essentiellement pour la fin du XIe et le XIIe siècle, période pendant laquelle la récupération de la région d'Antioche (mais aussi de la Cilicie) est l'une des préoccupations majeures des dirigeants de Constantinople: le rôle de la hiérarchie byzantine dans le Proche-Orient des Croisades, la politique de la principauté normande d'Antioche et des principautés arméniennes de Cilicie (celles des Hetʾumiens de Lambrun, des Ṙubēniens) vis-à-vis de Byzance, les campagnes des empereurs Comnènes en Orient et les traités imposés à ces Etats dissidents, sont largement évoqués par Claude Cahen. En ce sens, *La Syrie du Nord* est un magistral complément aux ouvrages classiques consacrés à la dynastie des Comnènes par Ferdinand Chalandon[66].

Conclusion

Il serait intéressant de confronter les conclusions de Claude Cahen avec celles d'autres historiens de l'Orient des Croisades: Joshua Prawer, dans le chapitre «Social Classes in the Crusades States: the «Minorities»» (particulièrement pp. 75-95), dans *The Impact of the Crusades on the Near East* (N.P. Zacour et H.W. Hazard edit., The University of Wisconsin Press, 1985) donne une vue d'ensemble sur les communautés chrétiennes orientales, présente de façon nouvelle le rôle des Melkites (peut-être les chrétiens orientaux les plus nombreux dans le royaume de Jérusalem) et souligne l'estime portée par les Francs aux seuls Arméniens et Maronites pour leurs qualités guerrières. Si Claude Cahen a davantage étudié les communautés chrétiennes orientales dans les Etats Croisés du Nord, J. Prawer éclaire leur situation dans ceux du Sud. Bernard Hamilton, dans le chapitre 13, «Reunion with separated Eastern Christians», de *The Latin Church in the Crusader States. The Secular*

---

[66] *Essai sur le règne d'Alexis Comnène*, Paris, 1900; *Les Comnènes, II: Jean II et Manuel Comnène*, Paris, 1912, à compléter par le récent ouvrage de Paul Magdalino, *The Empire of Manuel I Komnenos 1143-1180*, Londres, 1993.

Church (Londres, 1980), insiste surtout sur les négociations entre le catholicossat arménien et la papauté, négociations particulièrement importantes puisque, à la différence des autres communautés, derrière l'Eglise arménienne il y a un Etat, la principauté, puis le royaume d'Arméno-Cilicie. Cependant, avec ceux de Claude Cahen, les ouvrages qui nous paraissent présenter les communautés chrétiennes orientales de la manière la plus exhaustive, d'après les sources latines, sont celui d'Anna Dorothee v. den Brincken, *Die «Nationes christianorum orientalium» im Verständnis der Lateinischen Historiographie* (du milieu du XII[e] à la deuxième moitié du XIV[e] siècle), Cologne-Vienne, 1973, et, dépassant nettement le simple cadre missionnaire, celui de Jean Richard, *La papauté et les missions d'Orient au Moyen Age (XIII[e]-XV[e] siècles)*, Rome, 1977.

Quant à l'œuvre de Claude Cahen, et particulièrement son livre *Occident et Orient au temps des Croisades*, elle fournit ainsi l'esquisse d'une histoire politique, sociale, économique des chrétiens d'Orient, et entre autres des Syriaques, que l'on connaissait surtout par leur apport dans le domaine de la patristique, des Melkites que, jusqu'aux travaux récents, on connaissait fort peu, et des Arméniens, dont le rôle et l'influence en Syrie du Nord et en Euphratèse avaient été jusqu'alors insuffisamment mis en relief.

Les observations de Claude Cahen concernant les Arméniens dans la *Syrie du Nord*, enrichies d'entretiens personnels, ont encouragé l'auteur de ces lignes à consacrer sa thèse de III[e] Cycle et sa thèse de Doctorat d'Etat à combler les lacunes signalées par le maître disparu: d'une part en traduisant l'«Historien royal» dont l'intérêt était fortement souligné par Claude Cahen[67], d'autre part en vérifiant le bien-fondé de ce qui était affirmé concernant le rôle exceptionnel de la Diaspora arménienne proche-orientale dans la première moitié du XII[e] siècle[68]. C'est là, entre autres, que l'on peut mesurer la fécondité de l'œuvre de Claude Cahen: quelques pages, quelques lignes pertinentes consacrées à un thème secondaire dans l'ensemble de sa recherche ont porté du fruit.

Université Paul Valéry/Montpellier III
B.P. 5043
34032 Montpellier-Cédex

[67] *La Chronique attribuée au Connétable Smbat*, Paris, 1980 (*Documents pour servir à l'histoire des Croisades*).

[68] *Les pouvoirs arméniens dans le Proche-Orient méditerranéen (1068-1144)*, thèse pour le doctorat d'Etat, Paris I, 1990.